

16°Z

17263

(25)

mara

estface de michèle cause

84

24



journal
d'une femme
soumise

textes - flammation

Ln 27

JOURNAL
D'UNE FEMME
SOUMISE

167
17263
(25)

JOURNAL
D'UNE FEMME
SOUMISE

187
188
189

01-17-0354 MARA

JOURNAL D'UNE FEMME SOUMISE

Postface de
MICHÈLE CAUSSE

FLAMMARION

DL-13-03-1979-06354

JOURNAL
D'UNE FEMME
SOUVERAINE



Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à :

Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Pour le CANADA à :

Flammarion Ltée, 163 Est, rue Saint-Paul, Montréal PQ H2Y 1G8

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

© FLAMMARION, 1979.

Printed in France.

ISBN 2-08-064144-1

Sans date

J'ai été, hier, si bouleversée, écoutant C. parler de ses manques — au lieu d'expériences — accumulés, de ses rêves trahis. Tant à vivre, de tels espoirs (mes promenades à S. — j'étais en seconde, en première — dans ces quartiers paisibles, derrière le T. Dans l'ivresse, je contemplais les jardins devant les maisons : le monde m'appartenait) !

C. dit aussi : « Dans ce désert où je me suis perdu, au cœur d'une aussi grande détresse, après une journée à ce point difficile — les disputes, l'effort vain — j'ai aimé E. toute la nuit comme jamais je ne l'avais aimée. »

Tous les artifices sont bons pour m'absoudre une fois encore, m'accorder une fois encore un sursis. Je ne pense pas que la vie soit riche parce que les expériences sont diverses. Tout réside

dans un certain art (je dirais, décision) de vivre, de s'éprouver dans chaque moment vécu.

Et si je suis moi-même appauvrie à ce point, si éteinte, c'est pour n'avoir pas suffisamment (au contraire de ce que l'on croit, de ce que je m'entends dire : « Tu ne t'intéresses qu'à toi seule. ») pris le soin de m'intéresser à ma propre vie. C'est un tel gaspillage. La mémoire ne sauve rien de l'oubli. Elle s'allège au contraire, se déleste de plus en plus. Tant de moments privilégiés et forts, tant de rencontres, de musique entendue, de caresses, de rires, les enfants offerts à mon regard tant et tant de fois. Et il ne reste rien, rien, parce que je n'avais pas « l'attention ». Je vis des journées difficiles — le mutisme recouvre tout. Et il me faut lutter contre cette paresse à *sentir* passer la vie. Je voudrais m'astreindre à noter ici ce qu'a été chaque journée, en faire l'inventaire — non pour me justifier mais pour m'appliquer à aimer la vie, ma propre vie. M'attacher à m'y sentir attachée. M'appliquer à exister et prendre mes propres mesures qui sont sûrement plus grandes que celles auxquelles je me sens réduite.

J'écris là une bien mauvaise page. Le ton de Virginia Woolf (*La Chambre de Jacob*) est certainement celui, pour moi, le plus apte à livrer « la richesse intérieure mouvante et diverse ».

Le 11

Avant-hier déjà, hier encore, je n'ai pas écrit sur ce cahier. Je passe des journées difficiles parce que je ne supporte pas la moindre critique venant de N. J'ai pris le pli de voir dans ce qu'il me dit réticence, désapprobation, et cela me détériore.

J'ai tapé de nombreuses pages de son roman mais je n'ai plus rien lu.

J'ai vu mon ami M. Nos rapports sont bien curieux. Je le provoque à prendre toutes les initiatives, ce qui probablement le dérouté. Il ne comprend pas, me déçoit. Mais s'il ne me décevait pas, probablement aussi est-ce moi qui prendrais peur de ce que j'ai voulu provoquer.

Dans deux jours les enfants rentreront et nous serons heureux. Il suffirait...

... Venant infirmer tout ceci : la vérité est que seule m'intéresse la vie dite par la littérature. Je préfère la littérature à la vie. Conclusion — mais il faut en rire — pourquoi ne pas faire de ma vie une littérature ?

Il suffirait sans doute d'écrire chaque jour une heure pour que la vie soit plus supportable.

Lisant le livre de N. où, finalement (je vis avec lui, n'est-ce pas ?), je cherche, à défaut de traits qui soient les miens, la représentation qu'il se fait

d'une femme, sinon de moi (je cherche, en fait, mon propre portrait, non le sien — et m'effraie au moment de le reconnaître), je réalise que mon souci est beaucoup plus d'exister dans la vie des autres que dans ma vie propre... ce qui serait tellement plus sage et au moins aussi confortable. Il y a trop de tristesse, une telle amertume, acceptée, désolée, dans ce livre de N. Pourquoi ?

Le 2 mai

« Incroyable mais vrai » : j'ai oublié, complètement oublié ma décision, et ce cahier, n'y ai plus pensé une seule fois depuis le 11 avril. Cela prouve comme je vis sans mémoire, sans la conscience de ce qui se trame en contrepoint de ma vie quotidienne. Que de gâchis !

11 juillet

Lire pour préparer (1958 ?) ce voyage à Florence.

Dans la N.R.F., Jouhandeau : « Je reste parfois confondu le matin quand je n'ai à ma disposition pour la journée ni dessein qui me sourie, ni une grande joie qui m'attende, devant la nécessité de vivre pour vivre, devant la vie réduite à elle-même. On voit la trame de la tapisserie à l'envers et *ce n'est presque rien.* » C'est moi, bien sûr, qui sou-

ligne. Se souvenir aussi de l'admirable page à propos de la mort de sa mère.

13 juillet

Nuit extraordinaire — ce banc sur les bords de la Seine et enfin, enfin ! le sentiment d'être à l'aise dans ma propre vie, d'être une femme. Et comblée, réconciliée avec mon complice.

Je trouve ce soir dans Durrell (*Justine*) une notation qui dit cela parfaitement : « ... ces notes... ... commentaire douloureusement affectueux d'un monde où je naquis pour partager mes instants de plus grande solitude — ceux du coït — avec Justine. Je ne puis m'approcher plus près de la vérité. »

Fin d'après-midi, étrange comme une fin de vie, dans cette maison de retraite (Fontenay-aux-Roses) où Léautaud a passé les dernières années de sa vie, où il est mort. La mort partout et l'effrayante indifférence des objets. Objets, décor semblant ne pas connaître leur dévastation : quelle image plus entière, plus concrète et terrible de la parfaite indifférence de la mort ? J'ai eu très peur.

5 août

Aller à la dérive, telle un météore peut-être (météoriques : une Marlène, quelque B.B.)... Mais

quelle mort si une discipline de fer ne vient pas ordonner tous ces mouvements défaits, désolés, où la mémoire ahane, s'efforce, s'enlise. Et le corps épaissit avec l'âme. Je ne peux pas continuer à mourir comme cela, de mois en mois. Tout s'atrophie chez moi, l'intelligence après le corps et le cœur. Je parcours le journal de Julien Green, pensant : il faut lutter contre le temps, faire écran, organiser les barrages les plus artificieux contre l'oubli (et je retrouve Hiroshima). Est-ce le seul problème, et là le seul effort qui justifie d'exister ?

19 octobre 1958

Prendre ce cahier et écrire ici, jour après jour. Seul moyen de lutter contre la mort où — mutisme et perte de la mémoire, somnambulisme et découragement — je m'installe depuis des années.

Cette nuit, après tant de journées difficiles, je me réveille dans une angoisse intolérable, le sentiment de vivre en dehors du temps et de l'espace qu'habitent les autres. Jamais un paysage, jamais un acte heureux et gratuit, mais un acharnement de taupe pour édifier dans nos quarante mètres carrés — dont je ne puis, physiquement, plus sortir — quelle rassurante justification d'une existence, en fait intolérable ? Je ne vois plus les enfants, ne rencontre plus personne... Mes rap-

ports avec N. sont ceux d'un automate en face d'un autre automate. Je rejette aide après aide, je cale, rendez-vous sur rendez-vous manqués. Tout est pourri et je n'ai plus de but où tendre et par là pouvoir sauter les obstacles que j'ai moi-même accumulés, avec une meurtrière application.

Au moins, écrire une page ici, chaque jour, et faire ma gymnastique quotidienne. Moyens dérisoires, mais n'est-ce pas encore plus que je n'ai su faire depuis deux ou trois ans ?

Je voudrais qu'il y ait un dieu et que je puisse appeler au secours « du fond de l'abîme »... du fond de quel abîme !

Le 23 février

Je suis incapable — et ceci par égoïsme, fermeture au monde — de secouer ma torpeur et m'appliquer à comprendre ce que nous vivons. N. baise une fille : « Elle m'a follement fait jouir. » Il y a d'un côté la saloperie et, en face, d'une part cette vérité que les corps, toujours, sont en retard sur l'imagination, puis cette autre : nous sommes ensemble, lui et moi, depuis bien bien longtemps. Je suis au cœur du plus grand désert, sans paroles, sans souvenirs, sans désir... pourquoi ? J'ai l'impression parfois que si je dévoilais les choses, ce serait pour mesurer de telles détresses, entre N.

et moi une telle distance, que je dois me féliciter de cet instinct qui me tient en torpeur.

Le 22 mai

N., hier (retour de Genève), après notre réconciliation : « Ecris un roman. »

Je lis *Le Cahier interdit* d'Alba de Cespedes, qui est un des livres féminins les plus douloureux et les plus déprimants que j'aie lus, mais qui m'incite à noter de même sur ce cahier ce qui m'arrive, ce que je pense.

A dire vrai, je ne pense jamais, je m'arrange pour ne pas prendre conscience de ce sentiment qui m'habite en face de ma vie, sentiment d'une débâcle d'autant plus ravageuse que mes rêves (projets) ont été plus grands. Les pages qui précèdent doivent dater d'il y a deux ans. J'étais déjà mal en point et je suis bien certaine d'ailleurs que la vraie raison de notre malaise, de mon malaise tient dans mes rapports avec N ; je l'ai perdu, quoi qu'il dise... nous sommes ensemble avec la volonté désespérée de gagner sur l'usure que nous ont fait ces onze années passées, les malentendus, les fatigues, le temps perdu.

J'ai fait depuis une cure de sommeil. Et l'année qui a suivi était pleine d'espoir, je me sentais une vraie femme à nouveau, avide. J'avais un avenir. Cette année-ci a été pire que toutes. J'ai peur, très peur. Je ne sais pas ce qui précède, de mon

immense fatigue ou de mon incapacité à décider, à vivre dangereusement. Mais désormais tous les gestes me coûtent et mes envies sont bien réduites.

J'ai vécu deux journées plus faciles tandis que N. était à Genève. Quand il a été revenu, une lourdeur, une lassitude terrible me sont tombées dessus. J'ai tout de suite trouvé les enfants plus fatigués, je me suis énervée, la peur de sortir m'a reprise. Sa présence dans nos deux pièces me pèse, me paralyse.

Pourtant, je désire l'aimer. Si nous ne vivions pas ainsi l'un sur l'autre, tout irait mieux. Mais tourner en rond dans nos quarante mètres carrés devient quelque chose de proprement délirant. Je ne le supporte plus. Je dois mesurer tout cela, m'efforcer de lutter contre la fatigue ou bien je sombrerai à nouveau comme il y a deux ans et je sais que cette fois N. m'abandonnera.

Le 23

Après-midi de samedi, lourd et orageux, les rues vides mais secouées de tornades. Vu l'institution où l'on s'occupe de L. Passé une bonne soirée dehors avec N., mais quelle fatigue. Le moindre geste me coûte, et lire plus que tout. Je rêve de dormir quarante-huit heures.

7 juin (dimanche après-midi, retour de Suisse, dans le train).

J'ai passé quatre jours, quatre heureux jours, avec N. Toujours aussi étonnée d'être aimée, plus étonnée encore, je crois, de l'aimer lui, et pas un autre, avec ce bonheur, l'estime et l'émerveillement, le regardant, de savoir que j'ai le cœur entier plein de lui. Il marche en ce moment dans les rues de Genève. A quoi pense-t-il ? Les pouvoirs qu'il me laisse avoir sur lui, non seulement dans l'amour mais, quoi qu'il dise, sur ses pensées, me font peur. J'aurais voulu l'aider, le respecter. Et je sais bien que je le blesse, que je l'encombre, le paralyse, le sensibilise à toutes les choses trop difficiles à vivre, aux meilleures aussi, mais aux pires.

En dépit de la tendresse qu'il met à trier ce qui lui vient de moi, je suis la mauvaise — irremplaçable — mais la mauvaise complice.

fin juin

Hier, j'ai eu trente-deux ans. Hier aussi, nous avons vu ensemble le film de Resnais (et la femme, dans le film, a elle aussi trente-deux ans). Discussion très âpre avec N. (je suis toujours âpre avec lui maintenant, et susceptible. Lorsqu'il me parle, je crois voir condescendance, patience exa-

cerbée sur son visage, dans les inflexions de sa voix) : mon imagination refusant *Hiroshima*, le film me reste indéchiffrable. Ou l'histoire d'amour — au cas où, véritablement, l'imagination parviendrait à affronter Hiroshima — alors, est trop littéraire (ou le commentaire, du moins, l'est trop). A l'opposé, les images, abstraites, schématiques, me paraissent le signe épuisé d'une réalité « invivable » : Hiroshima à tout jamais inhabitable, c'est le sentiment le plus violent : la vie inhabitable.

Je n'ai pas compris le film parce que je ne sais pas — je n'ai pas la force de savoir ce qu'est Hiroshima. Mais je connais une ville, d'autres villes le long de la Méditerranée et, du coup, l'Alexandrie de Durrell, je reconnais. Je connais certaine Amérique coloniale et je puis imaginer avec Orson Welles certaines frontières mexicaines (*La soif du mal*). Je sais, par la nostalgie que j'en ai, les douceurs de la Sologne. Ainsi je comprends ce que me disent Durrell, Faulkner, Renoir, etc. D'Hiroshima, je ne sais rien... Ou ne veux rien savoir ?

N. dit que je me trompe, que l'imagination n'a pas grand travail à faire, dans le cas d'Hiroshima, pour rendre présente une réalité aussi unique (encore), « édifiante » : la mort engendrant la mort.

Le film est une défense (partant le procès) de la mémoire. La mémoire est abstraite (mais alors, le film, projet impossible : la traduction en images est un contresens ?).

Hiroshima : l'impossible amour parce que le cœur est dépaycé, que de ce monde d'astres refroidis, absolument insolite, la mémoire, sans repères, ne pourra jamais faire sa nourriture, son butin. L'homme, ici, n'a plus de place : et cela va même si loin qu'il n'y a pas d'enseignement moral à montrer Hiroshima : on est dans la terreur, l'irreprésentable, seuils que la morale ne sait pas passer.

En même temps, je tiens les images du film, en dépit de la volonté d'abstraction, pour trop pittoresques : s'il est impossible (si le cœur, la mémoire se refusent à le faire) de percer les significations, le symbolisme, de l'image, celle-ci, réduite à elle-même, fût-elle la plus discrète, devient insistante, grossière, insultante.

Le 5 juillet

Je crèverai si je n'écris pas. Il se passe ceci : j'habite, tel le ver de terre, un corps, un monde invertébrés. Ecrire, au même titre que toute autre activité (mais mieux vaut écrire que...) — soit, déplacer les problèmes du fond sur la forme — structurera ma vie.

Les problèmes sur le fond ne sont pas des problèmes : tout est dans la question. Le questionnement est la donnée constitutive. Crever à vouloir réduire « la » question, ne résout rien, bien sûr.

Une discipline intellectuelle, en ce qui me con-

cerne, est le seul élément qui puisse sauver ma vie, la vie, de l'oubli, de l'ensablement où le temps laisse une existence abandonnée. (Seuls les religieux ont le droit de faire de la métaphysique : leur vie est *ratée*, c'est-à-dire « jouée » d'avance, face à l'éternité. Tant pis pour le reste, et peut-être pour eux.)

Sauver une vie de l'oubli (effort que j'appelle volonté et qui, me semble-t-il, définit l'intelligence comme la liberté) : ma vie au fond m'est précieuse, je ne veux pas la perdre, je ne veux pas mourir. Peut-être la mort vous restitue-t-elle la mémoire, qui le sait ?... et peut-être est-ce cette « récupération » qu'on appelle paradis.

Je veux savoir ce que je vis : j'ai vécu, je vivrai. *L'ironie* de la vie : partouzes et conflits familiaux, je connais. De « souci », propre, de projets, il me semble (inattention, désaffection ?), nous n'en avons plus, mais seulement « des » soucis, je veux dire de ceux qui nous retiennent ensemble, N. et moi, pour les enfants... lesquels, avant dix ans, n'en seront plus. Quant à un quelconque souci d'ordre politique, je n'ai jamais pu m'y appliquer : rien là qui me concerne, hors l'indignation.

Je suis fière comme un petit nabab lorsque j'écris sur ce cahier. Je suis si paresseuse que la plus petite victoire sur ma nonchalance me gonfle comme la grenouille : et nous voici en plein monde moral. On peut jouer au serpent qui se mord la

queue, mais est-il un autre monde que le monde moral ?

J'écris, ce soir, en me moquant, m'amusant... Et pourtant une femme bien autre que moi, Virginia Woolf, s'est suicidée, et tant d'autres. Je ne vois rien, en ce monde, qui soit plus à l'image d'une femme que le suicide.

N. dirait : « Si ces petites pensées te rendent gaie au lieu de te changer en bas-bleu, aie donc ces petites pensées » — et je commencerais à lui chercher querelle à propos du « petites pensées ».

Le 27 août

Vacances difficiles entre toutes. Nerveuse, traquée, en proie à toutes les angoisses, à toutes les négligences. N. plus insaisissable que jamais et que je vois communier à la messe de première communion d'un neveu... Il me dit méchante parce que je ne comprends pas, me poursuit et ricane, conclut, si je me tourne excédée vers lui : « Tu te ridiculises complètement. »

Pourquoi faut-il qu'il soit si méprisant ? Je ne devrais plus en souffrir, et peut-être je ne vais plus en souffrir un jour, mais je suis comme une morte, je n'ai plus la force de projeter un avenir qui nous concernerait tous les deux. C'est un véritable suicide — je dors, je dors éveillée, je suis morte debout.

J'ai peur du retour à Paris, sur quels décom-

bres, quelles ruines, à bout d'espoirs déçus... Si, au moins, j'avais ce minimum de cœur et de discipline qui donne aux vies l'apparence d'un miroir lisse, aux angles nets, au reflet dur, sans bavure. Ici, chacun est témoin de mon délabrement.

Dans quelle nostalgie d'une existence « réussie » je vis, nostalgie d'un courage, d'une force d'âme que je ne puis plus susciter en moi, nostalgie même d'une quelconque inscription sociale (un « petit » métier, comme dit N. !), à défaut de ce que je ne me consolerais jamais de ne pas connaître : le sentiment apaisé d'un accord entre soi et sa propre vie.

Je me méprise et souffre comme jamais de mes « indignités ».

Tout ceci à E., dans l'excès de soleil, l'abrutissement, les cris, les allées et venues, le drame à l'état pur (le père de N. très mal) et les distractions les plus saugrenues.

24 septembre

Rentrée absolument désastreuse. Penser au « Carnet d'une jeune femme rangée », récit très linéaire des quelques aventures que j'ai aimées : certaine nuit à Montevideo ; Rd m'entraînant dans un escalier de la rue de B., à Paris, et jouissant après que j'aie pissé pour lui sur l'épais tapis, dans le silence ; le Carrousel, et d'autres.

Seule manière possible aussi, peut-être, de

savoir que j'étais alors heureuse — et libre ? Et seul mode de réconciliation avec N. ? C'est possible, urgent en tous les cas car nous sommes aujourd'hui dans un enfer.

4 octobre

Je ne supporte pas la moindre présence. Tout bruit me met dans un état de fatigue extrême. Par contre, enfin, un peu de goût pour l'amour. Il faut retenir ce projet et chaque jour noter une des scènes dont j'ai la mémoire emplie. Cela seul est ma vie : le garçon de quinze ans qui m'a caressée avec une telle audace, une telle gravité, dans un autobus entre Saint-Germain et Croix-Rouge. Il en était beau et j'ai été bouleversée. Il y a quatre ans de cela. Aujourd'hui, je l'accepterais bien autrement. J'ai pris peur alors et suis descendue de l'autobus : il n'y a pas de limites à l'acquiescement que je me connais.

2 novembre 59

Hier, à déjeuner, mère et belle-famille parisienne. N. travaille jusqu'à onze heures. Soixante-douze morts musulmans avoués.

Je suis définitivement découragée. Cette « convalescence » entre famille-ménage-tricot-papotage est bien tout ce que, en quittant S. après l'université, j'ai voulu fuir... La vraie vie *était* ailleurs !

L'instinct vital qui m'a permis de survivre de défection en défection me ramène ce matin à ce cahier. Il faut espérer, espérer encore... Ai-je vraiment été cette fille lucide, heureuse, dans quels temps perdus, depuis si longtemps perdus ?...

Jours « clos », jetés à l'oubli. Je meurs, je meurs à chaque minute, j'en éprouve une angoisse physique. C'est une trop longue agonie et personne, vraiment, ne peut savoir, personne ne peut m'aider. Si N. savait comme l'espoir peu à peu, de minute en minute, lentement, sûrement, m'a quittée, il soulèverait des montagnes, ameuterait la terre, l'enfer, il ferait des miracles !

Mais je suis seule et mon échec ne concerne que moi. Moi seule suis condamnée à le parcourir du réveil à la nuit. Pourquoi demander à N. des miracles ? Il sent ses os, son cœur, il se raconte ses histoires, ce sont ses propres pensées qui l'occupent, son rire est son propre rire. Il est vivant — *fermé*. La seule affaire serait de l'imiter — d'être pleine de moi-même et fermée sur moi, irremplaçable pour moi-même comme d'autres le sont pour eux-mêmes, m'y exhorter. Mais je ne sais pas m'y prendre.

Le 4

Avant-hier, exposition Tobey. J'avais la fièvre. Et ce matin nervosités diverses. Je crains de heurter, de déplaire, et cette crainte me conduit à pro-

voquer ce que, justement, je redoute. Plus calme enfin cet après-midi. L'hiver est là.

Le 14

Un grand mieux, plus de forces. Mais je n'ai pas écrit, ou si peu, et je suis toujours paralysée par les mêmes vanités. Accumulant efforts, engagements, arriverai-je à mieux vivre ?

« Mieux vivre » devenu, en ces périodes d'extrême angoisse, seulement rejoindre le soir, le sommeil, sans avoir donné le spectacle de ma terreur et destruction intérieures.

Puisqu'en fin de compte je ne serai certainement jamais heureuse par ce que j'ai, aurai (suis condamnée) à vivre, il n'y a pas autre chose à faire (mais est-ce le réel qui « manque », ou moi qui manque au réel ?) qu'élire domicile dans ce monde que d'autres appellent chimères, « illusions ». Et je ne vois pas de manière plus positive de m'y installer que de le reconnaître, de le cerner au plus près et le mettre en forme, *en écrivant*.

Ainsi, mes rapports avec N. ne peuvent s'éclairer tant que je remets de « mesurer » l'écart entre nos vies. Et je le remets parce que je ne veux pas savoir que nous ne sommes pas ce que nous rêvions (... peut-être n'avons-nous jamais eu de rêve commun ?). Y a-t-il pour N. une différence aussi entière entre l'ivresse, le bonheur simple que c'était de faire l'amour « tout cul dehors » (l'ex-

journal d'une femme soumise

"Il faut tout dire", écrit Mara ; mais ailleurs, "j'habite un langage mort", dit-elle. Son Journal se situe entre ce "tout" et cette "mort", et là aucun lieu n'est possible, aucun organe même, seulement un porte-à-faux, qui tantôt laisse passer les mots, et tantôt les bloque, les refoule. Entre ce qui passe et ce qu'on n'entendra jamais s'insinue un récit, dont chaque fragment court vers le "tout" dans un élan d'urgence.

C'est cette urgence qui entraîne d'abord le lecteur : elle lui donne le sentiment qu'il n'y a rien, dans ce texte, que les moyens du bord et un pathétique besoin d'aller plus loin que la page, que la langue, que la condition faite à notre bouche, à notre sexe, à "la vie". Dès lors, le récit qui toujours s'effondre et recommence, devient l'image de la position intenable à laquelle chaque existence est accrochée ; et qu'il soit "journal" accentue la vivacité de son effet. Nous sommes dans l'imminence d'une révélation, ou d'une confidence, qui va tout dire...

Par cette tension vers l'extrême, le *Journal d'une femme soumise* place le lecteur devant ce qu'il cherche dans tous les livres, et qui n'a pas de nom. Mais la nudité qu'il y faut, à travers le doute, le refus, la colère, amène ce Journal à faire figure dans bien d'autres domaines, où les femmes mènent aujourd'hui leur lutte et leur exploration. C'est que l'écriture, comme le dit Michèle Causse dans sa Postface, ne va jamais sans lucidité, et que le vertige de la soumission quand il est, comme par Mara, vécu jusqu'au bout, débouche sur la rébellion.

Bernard Noël

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00327865 4

Détail d'un tableau de Romaine Brooks

"La femme aux outrages" - Photo X.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

